

«Romands rock», des succès si discrets



Sophie Hunger lors du Gurtenfestival, à Berne, en juillet dernier.

Peter Klaunzer, Keystone

L'ouvrage du journaliste Olivier Horner parcourt un demi-siècle de musiques actuelles dans notre région. Un récit passionnant et paradoxal. Par Nic Ulmi

Le saviez-vous? En 1963, un des premiers groupes de musique surgis du terreau romand, Les Aiglons, fait un carton en France avec un morceau appelé *Stalactite*, qui s'écoule à 400 000 exemplaires en l'espace d'un été et qui figure au hit-parade de *Salut les copains* sur Europe 1. «Les yé-yé helvétiques tiennent leurs héros», écrit le journaliste Olivier Horner dans *Romands rock - Panorama des musiques actuelles en Suisse romande de 1960 à 2000*. Publié par Slatkine, en collabo-

ration avec la Fondation pour la chanson et les musiques actuelles (FCMA), le livre comble un grand vide dans l'historiographie régionale.

L'histoire du rock dans notre région démarre ainsi un poil tard (rien à signaler dans les *fifties*), mais en trombe, avec ce quintet de teenagers. Et puis? «Le groupe, et certains parents de ses membres, opposent une fin de non-recevoir à une offre de Paul Lederman, imprésario et producteur de Claude François,

qui souhaite que les Lausannois soient pour deux ans les accompagnateurs attitrés de Clo-Clo», poursuit l'auteur. Episode emblématique de la force et de la nonchalance du rock helvétique, capable de grimper au sommet en un claquement de doigts, puis de se payer le luxe de dire non. Non, merci, sans façon.

«Christian Schlatter, des Aiglons, m'a raconté qu'il y avait des envies différentes au sein du groupe. Certains considéraient que l'expérience avait été bonne,

mais qu'ils pouvaient en rester là, ça leur suffisait... Schlatter est devenu journaliste sportif, aujourd'hui il joue dans un groupe de reprises, pour le plaisir», raconte Oliver Horner. Seul Léon Francioli, guitariste soliste des Aiglons, poursuivra une carrière musicale, mais dans le jazz.

Des *success stories*, la musique suisse en aura à toutes les époques et dans tous les genres. Punk? Voici les Zurichois de Kleenex, qui réussissent l'exploit de percer dans la mère patrie du genre, l'Angleterre, en 1978, avant de changer leur nom en Liliput «à cause d'une plainte du fabricant de mouchoirs»... Variété? Voilà le Montreusien Patrick Juvet, qui compose *Le lundi au soleil* pour Claude François et *La musica* pour lui-même (un million d'exemplaires vendus).

Electronique? Voici les Zurichois Yello et les Romands Young Gods, deux groupes qui révolutionneront l'histoire mondiale du genre. Disco? Encore Juvet, avec *Où sont les femmes?* Hard rock? Krokus! Rap? Sens Unik, qui «a contribué à la naissance du mouvement hip-hop francophone». Pop? Hier Stephan Eicher, aujourd'hui Bastian Baker...

D'un côté, donc, des coups d'éclat: «phénomènes météoriques, accidents fulgurants». De l'autre, un travail toujours à recommencer. «En Suisse, la musique reste un loisir, elle n'est presque jamais envisagée comme un débouché économique. C'est comme ça dès le début, tout au long de l'histoire et même aujourd'hui», observe Horner. Exemple? Le Beau Lac de Bâle, big band rock, adepte de la déconne textuelle, lancé à Genève à la fin des *seventies*: «Le groupe a refusé les propositions de distribution internationale et la professionnalisation. Leurs membres n'étaient pas sur la même longueur d'onde pour aller plus loin.» *Le roi du pyjama*, *L'érotisme bavarois* et les autres facéties du BLB resteront ainsi dans les frontières nationales – et tant pis pour le reste de la planète.

Et aujourd'hui? «Ça a quand même progressé. Il y a cent fois plus de lieux de diffusion, d'attention médiatique, de succès critique pour les groupes suisses sur la scène internationale. Il y a aussi davantage de subventions, même si elles restent timides et éparées.» Rien à voir avec la Suède, pays à peine plus grand que le nôtre, converti en énorme exportateur de musique par une politique qui



Les Aiglons, premier groupe à succès du rock romand, en 1965.

«soutient la diffusion de tout ce qui a un brin de talent».

Les *success stories* romandes les plus récentes? «Stress, Sophie Hunger, Mama Rosin», ou le Genevois Kadebostanny, qui cartonne en Grèce et en Turquie... Y a-t-il un dénominateur commun artistique entre les meilleures réussites helvétiques? «Selon Franz Treichler, des Young Gods, c'est une esthétique du mélange et du collage qui prolonge l'esprit dadaïste. Il est vrai que les figures marquantes sont souvent celles qui procèdent en s'appropriant et en bricolant différents héritages pour créer un langage neuf. C'est le cas des Young Gods, de Yello... Ou aujourd'hui d'une figure comme Oy.»

C'est le cas, aussi, du Lausannois Pascal Auberson, qui rentre en Suisse en quittant les paillettes du show business parisien et se met à mêler jazz, pop et expérimentation après des débuts fructueux dans la chanson. Le territoire

de cette dernière — un champ qu'Olivier Horner a exploré pendant une décennie alors qu'il était rédacteur au *Temps* — se singularise dans toute cette histoire comme une exception.

Voilà en effet un domaine où la Romandie peut se targuer, dès le début, d'avoir changé l'histoire des musiques actuelles en francophonie. Comment? Avec le Montreusien Jean Villard Gilles (1895-1982), «maître en chanson et en écriture, souvent cité (par Jacques Brel, par exemple, qui le considérait comme son modèle) comme une figure qui avait incité la chanson francophone à explorer une nouvelle direction, au-delà du pur divertissement». Carrières durables, bel équilibre entre ancrage régional et exportation... Dans la charade parfois déroutante du rock helvète, la chanson semble avoir trouvé sa solution.

Olivier Horner, *Romands Rock - Panorama des musiques actuelles en Suisse romande de 1960 à 2000*, Ed. Slatkine, 2013, 127 p.